

Eugenio Coseriu aujourd'hui
Linguistique et philosophie du langage

Textes réunis et présentés par
Christophe Gérard et Régis Missire

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Université de Tübingen
et l'Université Toulouse 2 Le Mirail*



Table des matières

Présentation	7
Christophe Gérard (Tübingen) et Régis Missire (Toulouse)	
I. Épistémologie et philosophie du langage en linguistique	
1. La relation entre la philosophie du langage et la sémantique chez Coseriu	21
Gerda Haßler (Potsdam)	
2. La sémantique d'Eugenio Coseriu et ses sources épistémologiques dans la philosophie du langage	35
Jörn Albrecht (Heidelberg)	
3. Le statut épistémologique de la linguistique	51
Dina Vilcu (Cluj-Napoca)	
4. Le défi énergétique de l'extralinguistique chez Eugenio Coseriu	61
Giuseppe Di Salvatore (Genève)	
II. Activité et créativité langagières	
5. E. Coseriu et la nature sociohistorique de l' <i>energeia</i> langagière	75
Cristian Bota (Genève)	
6. Le statut ontologique du changement linguistique dans la théorie d'E. Coseriu	85
Thomas Verjans (Paris)	
7. La structure générale du langage et le changement langagier	95
Peter Koch (Tübingen)	
8. L'énoncé. Notion clef de la théorie du langage	129
Paul Gévaudan (Zurich)	
9. Classes lexicales et activité sémantique	147
Régis Missire (Toulouse)	
10. <i>Sistema, norma y habla</i> d'Eugenio Coseriu. À l'épreuve de la neuropsychologie du langage	161
Armelle Jacquet-Andrieu (Paris)	
III. Linguistique du texte, interprétation, normes	
11. Possibilités et limites d'une théorie structurale des genres	177
Peter Kuon (Salzbourg)	

12. Genre textuel et traditions discursives 195
Johannes Kabatek (Tübingen)
13. Subjectivité et objectivité dans la pensée linguistique de Coseriu 207
Heidi Aschenberg (Tübingen)
14. L'œuvre d'Eugenio Coseriu, fondement d'une linguistique textuelle
historique et comparée. L'exemple de l'alternance temporelle
dans la chanson de geste 221
Michel Gailliard (Toulouse)
15. Vers une « typologie intégrale des textes « réels ».
Fondements d'une typologie textuelle fonctionnelle
dans l'œuvre d'Eugenio Coseriu 235
Emma Tămăianu-Morita (Akita)
16. Thèses cosériennes. Ponts et repères dans la définition
du « poétique » et la configuration d'un cadre adéquat
à la démarche poétique 253
Oana Boc (Cluj-Napoca)

- STEMPEL Wolf-Dieter, 1972, „Gibt es Textsorten?“, in E. Gülich und W. Raible (Hrsg.), *Textsorten. Differenzierungskriterien aus linguistischer Sicht*, Frankfurt/M., p. 175-182.
- SUERBAUM Ulrich, 1971, „Text und Gattung“, in B. Fabian (Hrsg.), *Ein anglistischer Grundkurs* (Schwerpunkte Anglistik, 5), Frankfurt/M., p. 104-132.
- TODOROV Tzvetan, 1970, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris.
- TODOROV Tzvetan, 1972, « Genres littéraires », dans T. Todorov et O. Ducrot (éds), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, p. 193-201.
- TYNJANOV Jouri und JAKOBSON Roman, 1928/1972, „Probleme der Literatur- und Sprachforschung“, in W.-D. Stempel (Hrsg.) *Texte der russischen Formalisten*, II (Theorie und Geschichte der Literatur und der Schönen Künste, 6/2), München, p. 387-391.
- VOSSKAMP Wilhelm, 1977, „Gattungen als literarisch-soziale Institutionen“, in W. Hinck (Hrsg.), *Textsortenlehre - Gattungsgeschichte*, Heidelberg, p. 27-44.
- WILLEMS Gottfried, 1981, *Das Konzept der literarischen Gattung* (Hermæa, 42), Tübingen.

Genre textuel et traditions discursives¹

Johannes KABATEK
Universität de Tübingen

Introduction

Depuis une vingtaine d'années, le terme et le concept de *traditions discursives* ont trouvé un écho très positif dans la communauté scientifique, particulièrement en linguistique historique. Ce terme a été introduit par Peter Koch dans sa thèse d'habilitation de 1987, œuvre malheureusement jamais publiée, et il a été présenté publiquement pour la première fois dans deux articles – dont les auteurs étaient le même Peter Koch, d'un côté, et Wulf Oesterreicher, de l'autre – parus dans le deuxième grand hommage à Eugenio Coseriu en 1988, *Energeia und Ergon*. Dans la contribution de Peter Koch, qui discute la question du concept de *norme* chez Coseriu, on lit sur la question du caractère adéquat des énoncés aux situations de communication :

Pourtant le caractère adéquat des énoncés n'est pas seulement fonction des paramètres idiosyncrasiques du discours à chaque fois individuel, mais également des traditions dans lesquelles il se trouve. Celles-ci sont d'un côté, bien entendu, les normes de la langue (*Sprachnormen*), mais aussi de l'autre – d'une certaine manière transversales à celles-ci – certaines traditions discursives (*Diskurs-traditionen*), qui à l'évidence valent intersubjectivement en tant que *normes discursives* (*Diskursnormen*) et co-constituent le sens correspondant à un discours : types de textes (*Textsorten*), genres (*Gattungen*), styles, etc. Il s'agit là de complexes de *règles discursives* (*Diskursregeln*) qui opèrent sur la base des règles élocutoires (*Sprechregeln*) et des règles idiomatiques (*Sprachregeln*), mais qui sont, à la différence des premières, conventionnelles et historiques, et qui, à l'inverse des secondes, ne sont justement pas reliées à des communautés linguistiques (ou tout au plus du fait du hasard). Nous reconnaissons ici la forme authentique de l'*historicité* du discours. (Koch 1988 : 341-342)²

Les raisons de la bonne réception de ce concept devraient être exposées dans une étude d'histoire des sciences, mais je n'en évoquerai ici que deux aspects. En premier lieu, la traditionnalité a été tenue à l'écart par les

1. Ce texte, traduit de l'allemand par Gaëtan Pégny et revu par Christophe Gérard, a été publié dans sa version originale sous le titre „Diskurs-traditionen und Genres“ dans Sarah Dessi Schmid, Ulrich Detges, Paul Gévaudan, Wiltrud Mihatsch und Richard Waltereit (Hrsg.), *Rahmen des Sprechens. Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, Kognitiver und Historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Narr, 2011, p. 89-100. La version française a été légèrement modifiée pour le présent propos. Je remercie Alessandra Castilho et Matthias Heinz pour leurs remarques sur ce texte.

2. L'essai fondamental, et le plus cité, dans lequel Peter Koch esquisse tout un éventail de traditions discursives, est Koch 1997 (voir aussi Oesterreicher 1997).

conceptions linguistiques les plus répandues au XX^e siècle, à quelques détails près, et il s'avère donc nécessaire de prendre à nouveau en compte ce qui fut exclu, là où c'est pertinent³. En second lieu, les deux composants du terme, à savoir « discours » et « tradition », suggèrent une série d'associations qui semblent rendre facile l'accès au contenu du concept, en faisant l'économie d'une réflexion historique et épistémologique sur la valeur propre de ce terme. Il faut ajouter à cela, en guise de troisième raison, la tendance générale à rechercher de nouveaux paradigmes et à créer des innovations terminologiques qui caractérise l'histoire de la science⁴. Pourtant, alors que c'est surtout la première raison qui a conduit à une réelle *nécessité* d'introduire un nouveau paradigme dans la réflexion linguistique, celui des traditions discursives, les raisons 2 et 3 paraissent plutôt problématiques. En effet, si un terme scientifique n'est pas employé de manière uniforme et précise ou s'il s'agit seulement de reprendre une étiquette d'apparence innovante pour décrire ce qui existe déjà, alors ce terme devient finalement inutilisable. En l'occurrence, il faut admettre qu'une certaine indétermination terminologique ne surgit pas d'abord avec la réception du paradigme des traditions discursives en dehors de la romanistique allemande, mais aussi qu'elle peut déjà y être constatée ; et cette indétermination se renforce encore ailleurs avec la reprise du concept.

Dans une série de travaux, nous avons essayé de saisir le concept d'une manière définitionnelle à partir de l'idée initiale de Peter Koch, de le situer de manière adéquate en fonction de son contexte de création initial, et de le déployer à partir de là⁵. Néanmoins, il reste des questions ouvertes et des doutes surtout par rapport à la délimitation du concept des traditions discursives face à d'autres, en premier lieu celui de *genre* textuel. On confond sans cesse les deux concepts, au point que la tradition d'étude des genres se croit en partie munie d'un nouveau concept et prétend ainsi à une innovation qui, en y regardant de plus près, s'avère vieux vin dans de nouvelles outres. C'est pourquoi les réflexions qui suivent entendent discuter et justifier la démarcation entre traditions discursives et genre à nouveaux frais, et donner la raison pour laquelle la confusion des deux concepts doit être évitée. On commencera par dire quelques mots du concept de *traditions discursives*, pour discuter ensuite le concept de *genre*, et esquisser enfin comment les deux concepts peuvent se compléter.

1. Traditions discursives

La langue humaine apparaît toujours sous la forme de langues particulières et donc comme une formation dont l'essence est *historique*. Les langues sont transmises de génération en génération, et cette reprise ou cette transmission est un universel langagier.

3. Dans ce contexte, les réflexions de Brigitte Schlieben-Lange (surtout 1983), qui préfigurent pour une large part le concept de traditions discursives, doivent impérativement être évoquées.

4. Une tendance générale à la recherche d'alternatives aux paradigmes issus du monde anglo-américain est de surcroît visible parmi certains exemples de succès de ce terme en Espagne ou en Amérique latine.

5. Kabatek 2005a-c ainsi que Kabatek 2008.

La linguistique a toujours renvoyé à ce point, par exemple lorsque Ch. F. Hockett met en évidence la tradition comme ce qui distingue un locuteur humain d'une machine parlante⁶, ou lorsque Coseriu considère l'*historicité* comme une des propriétés fondamentales de la langue humaine. Il en ressort pourtant un manque de clarté terminologique, car des concepts comme ceux d'*historicité* ou de *tradition* se réfèrent en fait à des phénomènes différents, à savoir d'un côté au fait que parler consiste en une *technique* ayant connu un développement historique, et de l'autre qu'elle est forgée d'expressions déjà usitées. La solution à ce désarroi tient en la distinction entre différentes *historicités*, comme nous l'avons proposé en reprenant une distinction établie par Coseriu⁷ : il faut distinguer une première *historicité*, qui en vérité est historique seulement d'un point de vue génétique, et qui consiste en la reprise d'une technique qui est assimilée *en tant que technique* par le locuteur et lui sert ensuite à la libre production d'énoncés. Cette technique est apprise par le locuteur non comme quelque chose de donné, parce qu'il la recrée, qu'il la construit en lui à partir des énoncés d'autres individus. À partir du moment où il a appris la technique langagière, il est capable de parler d'une manière autonome et n'a plus besoin du rapport à l'histoire. Il a assimilé cette histoire sous la forme d'une grammaire et d'un lexique, comme un oiseau qui a appris à voler – bien que le vol soit en effet prédéterminé génétiquement, tandis que seul le langage en général *en tant que faculté de parler* est transmis héréditairement par le code génétique, mais sûrement pas la technique propre à une langue particulière. À partir du moment où l'individu maîtrise une langue, il devient lui-même co-créateur de l'histoire de cette langue ; il fait désormais partie de cette histoire et devient ainsi d'une certaine manière libéré d'elle : il l'a assimilée, elle est en lui. Cette *historicité*, qui pour la langue est bien l'*historicité* essentielle, conduit justement à l'impression qu'on aurait avec la langue un être sans histoire, parce que la langue dans son essence ne tient pas en l'*historicité* d'événements singuliers, mais en une technique abstraite de production d'événements. C'est d'ailleurs cela qui explique l'idée saussurienne de l'ignorance historique du sujet parlant : « la langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes [...] la première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état » (Saussure 1916 : 116-117).

De cette idée dérive aussi le postulat que le linguiste « ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en supprimant le passé » (*ibid.*)⁸. Ce que

6. « Les conventions d'une langue sont transmises par l'enseignement et l'apprentissage, et non par le plasma germinal. Les gènes fournissent des capacités et une orientation générale, puisque les animaux non-humains ne peuvent apprendre le langage (humain), et que les humains peuvent difficilement être empêchés de l'acquérir. La danse des abeilles est probablement génétique. [...] Chaque langue humaine a une tradition [...]. Si nous concevons et construisons un ensemble de machines qui communiquent entre elles par une langue, cette propriété fera défaut. » (Hockett 1966 : 11-12).

7. Kabatek 2005a : 31-36.

8. Cette distinction conduit par exemple Foucault (1969 : 260) à la conclusion que « le discours, à la différence peut-être de la langue, est essentiellement historique », c'est-à-dire que la langue est en vérité a-historique ; les textes et le discours par contre sont selon lui historiques.

Saussure identifie (même si pour lui il s'agit aussi d'une réaction contre l'historisme exagéré du XIX^e siècle) c'est précisément cette libération rendue possible par l'intériorisation par l'individu de l'histoire (entendue comme histoire de la technique systémique ou grammaticale). Mais cette « historicité paradoxalement a-historique », même si elle identifie une caractéristique essentielle du langage humain, reste en même temps partielle. Entre la machine génératrice des énoncés – technique de la grammaire – et les énoncés comme événements uniques, il est nécessaire d'introduire la tradition. En effet, les événements uniques, c'est-à-dire les textes ne sont pas seulement des moments historiques uniques, mais ils peuvent aussi se référer l'un à l'autre. Parler ce n'est pas uniquement produire des énoncés en mettant en ordre des unités lexicales d'une langue d'après les règles particulières d'une grammaire ; c'est en même temps s'inscrire dans une *tradition* au sens d'une répétition de ce qui a déjà été dit. De fait, le rôle de cette tradition doit être reconnu par la science générale du langage à côté de la science des systèmes linguistiques. Et à partir de cette reconnaissance théorique, on pourra aussi déterminer le degré d'interdépendance entre les traditions discursives et les systèmes linguistiques (V. Kabatek 2008) ; interdépendance d'ailleurs fondamentale pour le changement linguistique (v. Koch 2008).

Nous pouvons donc résumer ainsi : les systèmes linguistiques sont des entités historiques, qui sont appris comme des techniques par les locuteurs et au moyen desquels ils créent des expressions individuelles. Les systèmes linguistiques eux-mêmes ne sont pas statiques, mais sont continuellement transformés par les processus dynamiques de la transmission et par ceux du dialogue : les langues changent. D'un autre côté, alors que les expressions individuelles sont historiquement uniques, et situées spatialement et temporellement dans l'histoire par leur unicité, elles peuvent également se rapporter à d'autres événements individuels, les répéter et les modifier.

Cette *seconde historicité*, pour laquelle le concept de *tradition* est sans doute plus approprié, est, en tant que tradition culturelle, comparable à d'autres traditions culturelles (par exemple l'architecture, la tradition culinaire ou celle des gestes accompagnant la parole), mais ce qui est propre à la langue, c'est que l'historicité primaire et secondaire coïncident en un même objet. Ainsi, une expression comme *il était une fois* est d'une part construite selon les règles de la grammaire française, de l'autre elle se réfère à une certaine tradition de parler qui peut être répétée, dont la « valeur ajoutée » résulte de son caractère de signe autonome et de sa répétabilité. Cette répétabilité peut concerner aussi bien des expressions courtes que des expressions complexes et longues, elle peut être intégrale ou partielle, et se rapporter à des éléments formels (des formules ou des formes textuelles) comme à des éléments du contenu (topoi, etc.). La « seconde historicité » n'est pas restreinte à une forme déterminée de traditions discursives ; elle établit d'abord seulement une relation spatio-temporelle entre des textes, cette relation pouvant être implicite ou explicite et pouvant être le fait de l'intention du locuteur comme de celle de l'auditeur. Il convient de poser le concept de *tradition discursive*, en tant que concept fondamental de la théorie linguistique, avec tout son potentiel descriptif, *avant* l'étude de tout

phénomène concret. On doit donc le considérer comme un axiome théorique auquel tous les phénomènes concrets sont connectés *a posteriori*. Ce qui signifie que le concept de tradition discursive comprend par définition, en lui-même, toutes les formes traditionnelles concrètes existantes et possibles : la tradition d'une certaine citation, celle d'une certaine formule de politesse, la tradition d'une forme comme le sonnet ou de l'essai scientifique, y compris la tradition de l'introduction dans un essai, de la citation ou de la structuration en parties. Dans un sens vaste, ce concept comprend aussi les traditions spécifiques à des groupes ou celles qui sont caractéristiques d'institutions, comme par exemple la tradition du parlementaire français progressiste, opposée à celle de son contradicteur conservateur – jusqu'à une tradition comme celle de la « grande gueule berlinoise »⁹, nommée par Peter Koch dans son essai de 1997 – une tradition de discours locale, qui contraste avec celles d'autres endroits de la même communauté linguistique où on parle la même langue, mais selon des traditions *discursives* distinctes¹⁰.

Le concept comprend ainsi, en raison même de sa définition principielle, également toutes les classifications qui ont été identifiées par la linguistique textuelle : les formes textuelles (*Textformen*), les catégories textuelles (*Texttypen*), les types de textes (*Textsorten*), les genres (*Gattungen, Genres*¹¹).

2. Genre et traditions discursives

De tous ces concepts, le plus complexe est certainement celui de *genre*, car d'un côté il possède la tradition la plus longue, et de l'autre il apparaît aujourd'hui dans toute une série de contextes théoriques divers. Ce concept est en effet considéré comme un bien commun du fait de son origine dans la rhétorique occidentale. Pourtant, dans son emploi classique déjà, il est considéré non comme un axiome de la théorie linguistique, mais comme quelque chose dont la définition découle de certaines pratiques sociales concrètes, spécifiques d'une culture ; ainsi en est-il, par exemple, du discours judiciaire (*Gerichtssrede*), le *génos dikanikon*, qui n'est bien entendu ni un universel ni une partie d'une classification universelle. Ce genre correspond bien plutôt à une certaine tradition discursive occidentale – d'abord à la tradition grecque, ensuite à la romaine. De telles catégorisations à partir de la généralisation des textes concrets dominant jusqu'à aujourd'hui les tentatives de classification de la tradition textuelle¹². On se fonde sur les catégories habituelles employées par la communauté linguistique, et on identifie par exemple comme *essai* ce qui a été d'abord nommé ainsi (v. Loureda Lamas

9. „Berliner Schnauze“, expression idiomatique supposée décrire une caractéristique du berlinois typique (N.d.T.).

10. Sans confondre les traditions discursives locales avec les variétés dialectales : les traditions discursives sont des traditions des énoncés et ainsi des traditions de la deuxième historicité, les dialectes des traditions de langues, c'est-à-dire de la première historicité.

11. Le doublon allemand *Gattung / Genre* est en partie différencié terminologiquement ; historiquement, *Gattung* était un néologisme servant à exprimer le lat. *GENUS* / le gr. *génos* ; à côté de ce terme, le mot *genre* a été emprunté à plusieurs reprises du français et également – surtout dans un passé récent – de l'anglais.

12. Les travaux, avant tout de germanistique, sur les *types de textes (Textsorten)*, doivent être ici mentionnés ; v. le bon résumé de Brinker 2010.

2003). Il n'est certes pas tout à fait faux de faire de l'intuition d'un concept le fondement de sa délimitation, cependant cette voie circulaire ne saurait se substituer à une analyse critique préalable de la catégorie. Par ailleurs, on ne se contente pas d'accepter comme genres des catégories déjà constituées par la communauté linguistique, mais on rassemble aussi plusieurs catégories textuelles en ensembles encore plus grands, comme lorsque nous trouvons, par exemple, dans la linguistique de corpus empirique, des classifications du type « textes littéraires », « textes juridiques » ou « textes journalistiques ». Généralement, on ne met pas en cause l'identification de ces grands domaines et on ne les étudie pas à partir de leur traditionnalité ou de leur constitution, mais on les considère comme déjà donnés. Ceci n'est en principe pas critiquable, mais il faut évidemment admettre que d'une part cette méthode n'expliquera pas le principe de l'historicité des textes ; d'autre part, ces généralisations s'avèrent parfois problématiques : par exemple, comme nous l'avons montré dans nos travaux sur les traditions juridiques du Moyen Âge roman (Kabatek 2005a), ce que l'on a décrit généralement comme « genre juridique » se révèle à l'observation être tout un lacis de traditions d'expressions et de contenus. De surcroît, ces traditions ne sont aucunement isolées parce qu'elles sont interreliées : chacune d'elles est de son côté en rapport étroit avec des traditions d'autres domaines (le quotidien, la littérature, la science). De fait, pour rendre compte de cette complexité relationnelle, ni le concept de *catégorie textuelle* (*Texttyp*) ni celui de genres de textes (*Textsorten*) n'apportent ici une solution satisfaisante : il ne s'agit pas seulement de l'identification d'un ordre taxonomique de classifications textuelles, avec par exemple une *catégorie textuelle* en hyperonyme et des *genres de textes* en classe hyponymique subordonnée. Ces concepts sont certes utiles, car ils aident à identifier l'organisation textuelle de la société, et montrent comment les hommes systématisent le traditionnel. Mais ce sont en réalité des effets du traditionnel, fruits du principe de la tradition, et non des concepts qui se rapportent au principe fondamental de la traditionnalité.

Le concept de *genre discursif* de Mikhaïl Bakhtine (1989) est beaucoup plus proche de ce qui est visé ici. Bakhtine a reconnu très tôt la limitation du concept saussurien de *langue* pour ce qui concerne la traditionnalité. Le concept bakhtinien de *genre discursif* avait certes pour but premier de saisir linguistiquement la complexité des traditions *littéraires*, mais avec le point de départ des *genres primaires* il s'agit aussi pour lui de prendre en compte la tradition en un sens large. Il reste que la réception bakhtinienne moderne ne cherche en général pas à déployer toute l'étendue du concept de *genre discursif*, parce qu'elle le limite aux aspects littéraires et, avant tout depuis Kristeva, à la question centrale de l'intertextualité littéraire. Au fond, si la critique bakhtinienne du structuralisme peut sûrement exiger un titre de prédécesseur du concept de tradition discursive, elle n'en a toutefois pas tiré toutes les conséquences et bien qu'on s'appuie souvent aujourd'hui sur la théorie bakhtinienne du genre, il s'agit en fait d'une étiquette dont le contenu n'est pas pleinement développé.

3. Tentatives de classification

La clarification de la portée du concept de tradition discursive, et par là sa délimitation précise par rapport au concept de genre et à d'autres concepts, n'est pas vraiment univoque dans le champ de la romanistique allemande et les articles fondateurs sur le thème des traditions discursives. On identifie en général que certains phénomènes correspondent à une tradition discursive, et on met ainsi en évidence l'importance fondamentale de ce concept. Néanmoins, une compréhension détaillée fait en général défaut.

Dans plusieurs articles, Raymund Wilhelm a entrepris d'établir une typologie de traditions discursives¹³. Il différencie trois domaines de traditions discursives : les formules (*Formeln*), les formes textuelles (*Textformen*) et les univers discursifs (*Diskursuniversen*). Ces trois domaines représentent des niveaux d'abstraction différents de traditions discursives, qui peuvent être combinés : une certaine formule peut faire partie d'une certaine forme textuelle ; cette dernière étant à son tour localisable dans un certain univers discursif. Les deux premiers niveaux d'abstraction semblent à première vue convaincants, cependant, pour ce qui concerne les univers discursifs, on peut se demander s'il s'agit là vraiment de domaines de la tradition ou bien plutôt d'universaux authentiques, qui se tiendraient alors au-delà de la tradition. En effet, alors que le concept d'univers discursif a été déterminé de différentes manières, Wilhelm reprend quant à lui la conception de Coseriu, qui différencie quatre univers linguistiques¹⁴ (*Redeuniversen*) :

- l'univers du quotidien,
- l'univers de la fiction,
- l'univers de la religion,
- l'univers de la science.

À rebours des répartitions fines, qui décrivent par exemple des domaines comme la jurisprudence, la mathématique ou la philosophie comme des universels discursifs ou linguistiques (*Diskurs- oder Redeuniversen*), cette division se réfère aux rapports sémiotiques fondamentaux qui sont au fondement de toute activité langagière, en faisant du rapport sujet/objet le critère de division fondamental : dans l'univers du quotidien, le sujet parle des objets à partir d'une perspective subjective ; dans l'univers de la fiction, le sujet parle d'objets qui peuvent être inexistantes et correspondent à un monde de fantaisie « créé » ; dans l'univers de la religion, on parle d'un « autre monde » qui n'est pas vérifiable, mais est cependant présumé comme existant ; et enfin, dans l'univers de la science, les objets sont décrits en tant qu'objets selon un point de vue « objectif »¹⁵.

13. V. entre autres Wilhelm 2001 et 2003.

14. V. Coseriu 2006.

15. Le déconstructionnisme a tenté de prouver l'impossibilité de l'idée de l'objectivité de la science et a attiré l'attention sur le fait que tous les mondes – ceux de la religion, de la science et du quotidien – reposent en vérité sur des constructions, car l'accès direct aux objets est proscrit à l'homme. Il se peut que cette critique soit justifiée, elle ne peut pourtant pas réduire à néant la réalisation culturelle qui tient en la distinction des différents univers de discours, qui est le fondement de notre organisation sociale.

D'un point de vue historico-culturel, les univers discursifs correspondent à quatre étapes d'évolution, dont les trois premières ne peuvent être que présupposés par nous, et dont la quatrième se situe vraiment à l'horizon de notre expérience historique. Nous présupposons que le monde du quotidien fut premier, car le monde de la fiction en est finalement dérivé et ne serait pas pensable sans lui. Le monde de la religion en revanche se situe, d'un point de vue logique, après le monde de la fiction, car il s'agit d'un monde de fiction auquel s'ajoute la croyance comme un surcroît. Qu'en vérité cette succession soit fondée, ou que la religion se situe avant la fiction ou encore – comme il est peut-être plus probable – que les deux surgissent d'abord ensemble, et qu'une séparation n'ait lieu que plus tard – ceci peut être laissé de côté¹⁶. Pourtant, la science est assurément une invention récente : en Occident, elle s'établit dans la compréhension classique de l'objectivité, et n'acquiert sa maturité, avec des précurseurs antiques, qu'au Moyen Âge, avec la création de l'université et d'une *Scientia* autonome.

Les univers discursifs sont donc des « mondes » historiquement déterminés formant système. Chacun d'eux est définissable selon un rapport particulier entre les locuteurs, les signes et le monde. Ils deviennent manifestes dans des *discours*, quotidiens, fictionnels, religieux ou scientifiques, et ces discours ont à chaque fois des traditions. Les univers discursifs sont ainsi les milieux les plus généraux dans lesquels les discours sont situés. Ce sont, pour ainsi dire, des espaces où sont localisées les traditions discursives, sans que les univers eux-mêmes ne puissent nous apparaître comme des espaces traditionnels¹⁷.

En deçà des univers de discours, les traditions discursives en revanche sont si complexes et multiples qu'elles ne peuvent être saisies en fonction d'un seul critère déterminé, mais elles doivent être caractérisées selon plusieurs dimensions.

4. La répétabilité des textes et le principe de compositionnalité traditionnelle

À ce point de la discussion, il convient de se demander quels sont les facteurs pertinents qui jouent un rôle dans la classification des traditions discursives.

Comme les phénomènes capables de devenir traditionnels sont infinis, afin de caractériser une tradition discursive particulière, il convient à chaque fois de prendre en compte toute une série de phénomènes individuels, de les spécifier et de les ordonner¹⁸. À cet effet, il paraît naturel, à titre de principe

16. Ces toutes dernières années, la question de l'universalité de la religion a été soulevée à nouveaux frais, à la suite des travaux de Daniell Everett – toutefois plus que contestés – sur le peuple amazonien des Pirahã, qui ne connaît prétendument pas de mondes fictionnels ni de mondes se référant à l'au-delà.

17. À propos du concept d'univers discursif, on doit encore remarquer que de nombreuses combinaisons possibles découlent des quatre univers lorsque l'on distingue entre une finalité de premier plan et une finalité d'arrière-plan des textes. Ainsi, un certain nombre des *Ficciones* de Borges est au premier plan scientifique, et pourtant fictionnel en arrière-plan ; le canevas des actions principales du Pentateuque est au premier plan quotidien, et à l'arrière-plan religieux. Les courants littéraires comme le réalisme ou le réalisme magique jouent précisément avec cette combinatoire.

18. Dans des travaux récents, par exemple dans les domaines de la syntaxe ou de la pragmatique, on parle souvent d'une manière très sommaire de *connaissance du monde*, par où on comprend cependant non seulement les savoirs transmis par tradition, mais également les savoirs universels comme p. ex. la connaissance universelle de la nature qui permet de dire, p. ex. *le soleil brille sans*

d'ordre, de poser différents continuums (oral / écrit, extension brève / longue, etc.) (Koch & Oesterreicher 2011) afin d'y localiser les phénomènes individuels en question. Ainsi, chaque phénomène individuel prend une position déterminée sur chacun des continuums individuels. Commençons par la forme de tradition discursive qui est peut-être la plus simple, la répétition immédiate d'une expression, par exemple d'une salutation comme « salut ». Une telle expression appartient à la communication quotidienne, elle est d'habitude orale, elle fait partie d'une situation déterminée, sa répétition se rapporte à l'expression et au contenu et le propos est court, un seul mot en l'occurrence. La tradition du roman pourrait, elle, se tenir de l'autre côté des continuums, au sens où elle ne fait pas partie du monde quotidien, elle est écrite, elle est indépendante de la situation et d'une extension longue ; de plus, elle ne consiste pas en la répétition de l'expression et du contenu, ni dans le retour d'une formule, mais en une convention de pure forme (*i.e.* aucun élément de contenu ou d'expression ne doit être répété).

Au reste, une série d'autres facteurs est corrélée à ces continuums : plus la tradition est quotidienne et se réfère à une situation, moins son origine ou sa paternité, qui s'estompe dans la nébuleuse collective, est localisable. Plus la tradition est dégagée du quotidien, plus elle est artefactuelle et plus leurs produits particuliers (p. ex. les textes littéraires) varient entre eux. Et même si en principe la liberté de changement est inhérente à toutes les traditions discursives, elle est cependant plus fortement limitée dans les traditions quotidiennes car celles-ci sont partagées par un collectif de sujets parlants – par exemple, un individu aura des difficultés à changer une tradition comme celle de la salutation quotidienne de toute une communauté linguistique ou culturelle. Les traditions quotidiennes, comme toutes les traditions discursives, ont une valeur ajoutée : la tradition même est un signe connu dans la communauté, comme « bonjour » est par exemple signe d'une salutation. Comme ces signes sont généralement connus et mille fois évoqués, l'économie tend parfois à les réduire. « B'soir » tient par exemple lieu de signe raccourci pour « bonsoir », et ainsi d'index pour un signe de salutation plus complexe. Il serait pour autant précipité d'identifier la répétition immédiate avec le quotidien. Les traditions discursives qui sont constituées par la répétition immédiate d'une expression peuvent également être trouvées dans le domaine des formules juridiques ou religieuses ; en prêtant serment, se mariant, baptisant, etc. Et on trouve des formes de répétition au mot près qui ne sont justement pas attachées à une situation particulière, comme les proverbes, les phraséologismes et les citations. Il faut même voir ici un exemple de coexistence de différents niveaux du traditionnel : dans un texte dans lequel on trouve une citation littéraire, la citation est elle aussi une tradition – à savoir la tradition de cette citation spécifique – tout autant que l'acte de citer lui-même¹⁹.

difficulté d'identification du référent. Il nous semble sensé de tenir compte dans ce contexte des classifications plus différenciées des types de savoir présents dans la compétence des individus, comme p. ex. la classification des *entours* proposée par Coseriu dans son travail *Détermination et entours* (dans Coseriu 2001 : 31-67).

19. L'exemple des phraséologismes montre aussi qu'il existe des *techniques* d'imitation de traditions : lorsqu'en espagnol je souhaite « ¡Buen corte! » à une personne qui se rend chez le coiffeur,

Avec les formes plus complexes de traditions discursives, la délimitation du traditionnel apparaît souvent moins univoque et plus variée. Ainsi l'éditorial d'un journal prolonge bien entendu, du fait de sa localisation, la tradition journalistique de l'éditorial, mais évoquera aussi en même temps plusieurs autres traditions, que nous pouvons ordonner sur deux axes et décrire comme « syntagmatique » et « paradigmatique ». En effet, d'un point de vue syntagmatique, un éditorial est divisible horizontalement en différents segments, la tradition du titre pouvant être décrite à part, tout comme celle des différentes sections qui composent le texte (ouverture, argumentation centrale, conclusions...). D'un point de vue paradigmatique, l'éditorial reflète une certaine tradition de traitement du contenu, telle qu'elle est habituelle dans les éditoriaux ; mais le thème abordé peut pour sa part évoquer des traditions diverses. Notamment, la représentation des faits peut correspondre à des traditions différentes pour exprimer l'information et l'opinion, et finalement refléter une orientation idéologique déterminée.

La liste de ces imbrications de traditions pourrait être allongée, mais l'essentiel est ici de bien comprendre l'importance cruciale de ce que nous pouvons appeler le *principe de la compositionnalité traditionnelle* pour la saisie théorique de la tradition discursive : un texte peut correspondre simultanément à toute une série de traditions co-présentes, dont l'identification est la tâche de toute recherche empirique détaillée sur les traditions discursives. Pour y parvenir, tout point de départ est justifié ; mais il semble nécessaire de partir de déterminations données objectivement, et de chercher à partir de là tous les autres éléments traditionnels. De telles déterminations « objectives » sont par exemple les localisations situationnelles (p. ex. tous les textes énoncés dans un certain type de situation qui se répète) ou les noms explicites de traditions dans la pratique sociale où le texte a été produit, par exemple un éditorial, qui est nommé éditorial et est publié en tant que tel en un certain endroit du journal²⁰.

Le véritable potentiel du concept de traditions discursives va donc bien au-delà de la description concrète de telle ou telle forme particulière de tradition textuelle : il s'agit d'emblée de prendre en compte, pour le mettre en lumière, tout l'éventail du traditionnel dans les textes, et ensuite de déterminer quelle est la fonctionnalité du concept de tradition discursive pour chaque domaine de la description linguistique – et tout spécialement pour la grammaire et la pragmatique.

À moins de défendre un concept vaste de *genre* qui comprenne toute la dimension du traditionnel – ce qui contredirait sûrement la tradition de cette notion – les conséquences du concept de traditions discursives portent donc plus loin que celles du concept de genre. C'est-à-dire que l'on devra admettre le principe suivant : tous les genres sont des traditions discursives ; les traditions discursives, par contre, ne sont pas nécessairement des genres.

cet énoncé est identifié comme analogue à d'autres formules de salutations ou de souhait. De même, un proverbe inexistant comme « Qui vole un œuf n'a pas de poule » (construit sur le modèle de *Qui vole un œuf vole un bœuf*) sera interprété probablement comme phraséologisme (même s'il s'agit, en réalité, d'un « pseudo-phraséologisme »).

20. D'ailleurs une désignation explicite dissimule également une forte potentialité d'écart par rapport à la tradition : un roman qui est explicitement désigné en tant que tel peut aussi contenir des recettes de cuisine ou des traités scientifiques.

Références bibliographiques

- BAKHTINE Mikhaïl Mikhaïlovich, 1989, *El problema de los géneros discursivos*, México, Siglo XXI (éd. originale Moscou 1986).
- BRINKER Klaus, 2010, *Linguistische Textanalyse*, 7^e éd., Berlin, Schmidt.
- COSERIU Eugenio, 2001, *L'Homme et son langage*, Louvain, Peeters.
- COSERIU Eugenio, 2006, *Textlinguistik. Eine Einführung*, 4e éd., Tübingen, Narr.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- KABATEK Johannes, 2005a, *Die Bolognesische Renaissance und der Ausbau romanischer Sprachen. Juristische Diskurstraditionen und Sprachentwicklung in Südfrankreich und Spanien im 12. und 13. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer.
- KABATEK Johannes, 2005b, «Tradiciones discursivas y cambio lingüístico», *Lexis*, 29/2, p. 151-177.
- KABATEK Johannes, 2005c, «Las tradiciones discursivas del español medieval: historia de textos e historia de la lengua», *Iberoromania*, 62, p. 28-43.
- KABATEK Johannes (ed.), 2008, *Sintaxis histórica del español y cambio lingüístico: Nuevas perspectivas desde las Tradiciones Discursivas*, Frankfurt u. Madrid, Vervuert u. Iberoamericana.
- KOCH Peter, 1987, *Distanz im Dictamen. Zur Schriftlichkeit und Pragmatik mittelalterlicher Brief- und Redemodelle in Italien*, Freiburg im Breisgau, tapuscrit.
- KOCH Peter, 1988, „Norm und Sprache“, in J. Albrecht, J. Lüdtke und H. Thun, (Hrsg.), *Energeia und Ergon. Studia in Honorem Eugenio Coseriu II*, Tübingen, Narr, p. 327-354.
- KOCH Peter, 1997, „Diskurstraditionen: zu ihrem sprachtheoretischen Status und ihrer Dynamik“, in B. Frank, T. Haye und D. Tophinke (Hrsg.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, p. 43-79.
- KOCH Peter, 2008, «Tradiciones discursivas y cambio lingüístico: el ejemplo del tratamiento *vuestra merced* en español», in Kabatek (ed.) 2008, p. 53-88.
- KOCH Peter et OESTERREICHER Wulf, 2011, *Gesprochene Sprache in der Romania. Französisch, Italienisch, Spanisch*, 2^e éd. révisée, Berlin, Mouton de Gruyter.
- LOUREDA LAMAS Oscar, 2003, *Los nombres de los tipos de texto. El campo léxico 'lo que se dice' en español actual*, Pamplona, EUNSA.
- OESTERREICHER Wulf, 1997, „Zur Fundierung von Diskurstraditionen“, in T. Haye und D. Tophinke (Hrsg.), *Gattungen mittelalterlicher Schriftlichkeit*, Tübingen, Narr, p. 19-41.
- SCHLIEBEN-LANGE Brigitte, 1983, *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart, Kohlhammer.
- SCHROTT Angela, 2007, *Fragen und Antworten in historischen Kontexten. Ein Beitrag zur historischen Dialoganalyse und zur historischen Pragmatik am Beispiel altspanischer literarischer Texte*, thèse d'habilitation, Bochum.

- WILHELM Raymund, 2001, „Diskurstraditionen“, in M. Haspelmath, E. König, W. Oesterreicher and Wolfgang Raible (eds.), *Language Typology and Language Universals. An International Handbook, I*, Berlin and New York, de Gruyter, p. 467-477.
- WILHELM Raymund, 2003, „Von der Geschichte der Sprachen zur Geschichte der Diskurstraditionen. Für eine linguistisch fundierte Kommunikationsgeschichte“, in H. Aschenberg u. R. Wilhelm (Hrsg.), *Romanische Sprachgeschichte und Diskurstraditionen*, Tübingen, Narr, p. 221-236.

Subjectivité et objectivité dans la pensée linguistique de Coseriu

Heidi ASCHENBERG
Université de Tübingen

Dans son article sur l'œuvre d'Eugenio Coseriu, décédé à Tübingen en 2002, Klaas Willems met en avant l'unité de la pensée cosérienne :

Comme personne d'autre depuis son grand modèle Wilhelm von Humboldt, Coseriu a défendu [...] dans son œuvre linguistique, une impressionnante synthèse d'analyse empirique approfondie, de cohérence conceptuelle en matière de philosophie du langage et d'épistémologie bien fondée.¹

La notion clef de cette unité, le principe et à la fois l'expression d'un « monisme épistémologique » est, selon Willems, l'*energeia*, terme emprunté à Aristote et à Humboldt, repris et développé par Coseriu dans différents contextes de son œuvre. Mais la notion d'*energeia* renvoie, me semble-t-il, à une autre notion également fondamentale pour la pensée cosérienne, à savoir à celle de subjectivité. Quoique les textes de Coseriu ne contiennent pas une théorie explicite de la subjectivité, le concept de sujet intervient, dans la majorité des cas, sous forme d'un corollaire implicite ou d'un transfert métonymique dans différentes parties de son œuvre. Cela vaut pour la théorie de la linguistique, pour la théorie du langage ainsi que pour l'analyse des phénomènes langagiers concrets². Je vais essayer de montrer dans ce qui suit comment la notion de sujet apparaît sous différentes formes conceptuelles et pourquoi elle constitue un élément nécessairement présent aux différents niveaux de la linguistique cosérienne.

1. „Wie kein anderer seit seinem großen Vorbild Wilhelm von Humboldt vertrat Coseriu [...] in seiner Sprachwissenschaft auf eindrucksvolle Weise eine Synthese von tiefeschürfender linguistischer Empirie, sprachphilosophischer Kohärenz und erkenntnistheoretischer Fundiertheit“ (Willems 2003 : 2).

2. Voir aussi Cristian Bota (2007 : 23) qui souligne les dimensions épistémologique et anthropologique constamment présentes dans l'œuvre de Coseriu : «Dal punto di vista epistemologico, esse [le riflessioni di Coseriu] offrono, per il tramite del loro oggetto centrale che è il linguaggio, un'analisi penetrante dello statuto delle conoscenze umane rispetto alla realtà e rispetto alla realtà delle conoscenze stesse. [...] La dimensione epistemologica e la permanente apertura antropologica di queste riflessioni possono di fatto essere considerate come degli assi trasversali che attraversano la concezione dell'autore nel suo insieme». [Du point de vue épistémologique, [les réflexions de Coseriu] offrent, par le truchement de leur objet central qu'est le langage, une pénétrante analyse du statut des connaissances humaines en regard de la réalité et en regard de leur propre réalité en tant que connaissances. [...] La dimension épistémologique et la permanente ouverture anthropologique de ces réflexions peuvent de fait être considérées comme des axes transversaux de la conception globale de l'auteur.] Des observations comparables se trouvent dans l'essai de Jesús G. Martínez del Castillo (2003 : 132) : «Coseriu se propone estudiar el lenguaje, pero su teoría en sí misma es una teoría sobre el hombre y sobre el ser hombre. Es una teoría del conocimiento implícita, es decir es una filosofía». [Coseriu se propose d'étudier le langage, sa théorie est en elle-même une théorie de l'homme et de l'être de l'homme. C'est une théorie implicite de la connaissance, c'est-à-dire une philosophie.]